

Jacques Poulin et Lise Tremblay : Québec, l'Amérique, la douceur...

Jean Morency

Number 45, September–October–November 1991

Jacques Poulin, commis aux écritures

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Morency, J. (1991). Jacques Poulin et Lise Tremblay : Québec, l'Amérique, la douceur.... *Nuit blanche*, (45), 44–45.

JACQUES POULIN ET LISE TREMBLAY



Lise Tremblay

photo Axel Rhod

QUÉBEC, L'AMÉRIQUE, LA DOUCEUR ...

De passage à Québec, Lise Tremblay, auteure de *L'hiver de pluie*, un premier roman publié chez XYZ en 1990 et qui a suscité depuis l'éloge de la critique, a accepté de nous entretenir des romans de Jacques Poulin, même si elle se garde bien de pouvoir nous en parler en spécialiste.

Nuit blanche : Dans votre roman, *L'hiver de pluie*, vous mentionnez à quelques reprises le nom de Jacques Poulin et le titre de l'un de ses meilleurs romans, *Le cœur de la baleine bleue*. Qu'est-ce que l'œuvre de Poulin représente pour vous, non seulement en tant que lectrice, mais aussi en tant qu'écrivaine ?

Lise Tremblay : Tout d'abord, je voudrais dire que les ressemblances pouvant exister entre mon roman et ceux de Jacques Poulin ne correspondent pas à une volonté délibérée de ma part. Tel que je le conçois, le processus de la création littéraire relève davantage de l'inconscient et de la recherche d'un équilibre formel ; ce qui me guide par-dessus tout dans mon travail, c'est la recherche de la beauté, de l'harmonie des phrases. Si je cite *Le cœur de la baleine bleue* dans *L'hiver de pluie*, c'est non pas de façon calculée, mais bien parce que ce roman revêt une importance majeure à mes yeux. Je l'ai découvert par hasard il y a quelques années et j'ai été immédiatement séduite par son ton très particulier, par la tranquillité qui s'en dégage. Je me trouvais des affinités avec cette impression de calme qui caractérise d'ailleurs tous les livres de Poulin ; ce que je ressentais, Jacques Poulin le nommait.

N.B. : Vous écrivez à la page 45 de *L'hiver de pluie* : « La vieille ville que j'habite est celle des livres de Poulin », de sorte qu'on pourrait croire que le monde de Jacques Poulin fait intrusion dans la réalité que votre roman tente de créer ou de recréer...

L.T. : C'est sans doute parce que j'ai d'abord connu la ville de Québec par l'intermédiaire des romans de Poulin. Ce que j'aime par-dessus tout, dans *Le cœur de la baleine bleue* par exemple, c'est l'amour ressenti pour la ville. Certes, cet amour n'est pas exempt de contradictions ; je crois que toute réalité, et partant toute vérité, est en quelque sorte paradoxale. J'entretiens moi-même avec la ville Québec des rapports complexes et problématiques. Cela dit, pour *L'hiver de pluie*, je n'avais pas le désir d'écrire un roman sur Québec ; les lieux se sont imposés d'eux-mêmes.

N.B. : Votre roman est paru l'automne dernier chez XYZ dans la collection « Romanichels » qui me semble destinée, de par la place qu'elle accorde aux thèmes de l'errance et de la ville par exemple, à l'expression d'une « américanité » québécoise, notamment avec les romans de Louis Hamelin et de Christian Mistral. Jacques Poulin ne serait-il pas à cet égard le précurseur des auteurs de cette collection, même si vous le comparez, à la page 76, à un « petit homme frêle essayant d'échapper à l'Amérique » ?

L.T. : S'en échapper pour mieux pouvoir la dominer... Les livres de Jacques Poulin se déroulent très lentement. Cette lenteur fait contrepoids au côté trépidant et mécanique de la société américaine...

N.B. : Un peu à la manière du Vieux-Québec, abrité par ses murs, immobile, comme en marge du temps ?

L.T. : Oui, en quelque sorte. Mais Québec est également une ville double, à la fois européenne et américaine ; cette dualité reflète d'ailleurs celle des Québécois. C'est pourquoi Québec m'apparaît comme une ville qui se prête aux fantasmes et à l'imaginaire. Ce qui m'avait le plus frappée dans *Le cœur de la baleine bleue*, c'était l'opposition entre l'écrivain et le joueur de hockey, qui semblait traduire notre situation en Amérique. Personnellement, je me sens avant tout américaine, même si je ne cherche pas à renier mes racines européennes. Un roman comme *Volkswagen blues* correspond mieux à mon amour du voyage, des déserts de l'Ouest américain. J'aime beaucoup les États-Unis, qui m'apparaissent comme saturés de sens, et absurdes en même temps. Dans l'anonymat que nous offre ce pays, il y a une grande liberté, une grande disponibilité qui contraste avec l'atmosphère qui règne au Québec, qu'il m'arrive de trouver étouffante. Un écrivain comme Jack Kerouac, dont le nom est mentionné dans *Volkswagen blues*, a sans doute ressenti la même impression en quittant la ville de Lowell pour les grands espaces américains. Mais pour en revenir à Poulin, je n'avais pas fait attention à cette possible parenté que vous établissez entre ses romans et le ton de la collection « Romanichels ».

N.B. : Le thème de la douceur domine l'œuvre de Jacques Poulin et c'est en cela, me semble-t-il, que vous vous apparentez le plus à l'auteur du *Cœur de la baleine bleue*...

L.T. : Nous éprouvons sans doute le même attrait pour la douceur. En soi, la douceur séduit ; il existe une séduction par la douceur qui suscite chez moi, comme chez Jacques Poulin, un questionnement problématique. La douceur est-elle voisine de la mort, comme l'écrit Poulin ? Elle l'est de l'immobilité en tout cas. Cette immobilité, on la retrouve dans toute son œuvre, qui demeure pourtant d'actualité, qui semble posséder une durée de vie beaucoup plus longue que celle de la majorité des romans québécois. Elle est comme une vague de fond. ■

Propos recueillis par
Jean Morency